

ses Concepts va vers la Perfection. Or, l'Esprit Pur, la Pensée, et les Idées ne font qu'un; donc, on peut dire que le Progrès est commun à Dieu et à ses idées; et, ainsi, Dieu se perfectionne dans l'Idéal et dans le Réel, qui ne sont qu'une seule et même chose.

\*  
\* \*

Cela est vrai; écoutez-moi; je parle sans aucune impiété. Dieu et le Diable, ces deux contraires, ne font qu'un. L'Éternel se perfectionne; il sort peu à peu de Satan, et devient Dieu. Il était Satan par en bas, vers le zéro primordial; il sera Dieu vers en haut, à partir de la zone du Bien, éternellement et infiniment. Jusque là, tout ce qui est et tout ce qui fut a procédé de l'esprit diabolique.

Ainsi, les hommes, et tout ce qui les a précédés, et tout ce qui les accompagne, sont encore fruits de ténèbres et fils du diable. Nul n'a donc droit au titre de Fils de Dieu, car, jusqu'à présent, l'Éternel n'a pas encore commencé l'ouvrage de pure Lumière et de pure Beauté. Dieu est encore Satan jusqu'à la ceinture, pour ainsi dire; il est encore enfoui jusqu'à mi-corps, dans le ténébreux abîme du Mal. Il s'en dégage lentement, par des efforts inouïs et au prix de douleurs immenses, et il monte vers le Bien par une incalculable série d'actes et de faits, où s'épuisent et se réalisent toutes les idées hideuses. Il *devient*, au sens hégélien comme au sens d'Héraclite, il devient Dieu, le Dieu bon, beau, et rayonnant, par une ascension pénible sur les pentes abruptes de l'éternelle Création. C'est le mystère de l'Évolution, où trouve sa justification la forte et exacte théorie du Transformisme universel et perpétuel.

Il est tellement vrai que Dieu contient en lui Aribman et Orzmud, qu'il est à la fois le Tentateur et le Sauveur, le Malin et le Dieu d'en haut, que l'Église

elle-même, dans sa plus belle et plus suave prière, venue de Christ, prononce, comme inconsciemment, des paroles qui expriment ce dualisme et qui signalent ce côté sombre de Dieu : *et ne nos inducas in tentationem!!* Ne nous induis pas en tentation! Ne nous fais pas trébucher! Ne nous pousse pas au péché! Cela s'adresse à Dieu. Est-ce clair? Et c'est, selon l'Église, le fils unique de Dieu, lui-même, qui aurait formulé cette supplication!

L'étymologie, en ceci, m'aide puissamment. Enfer, vient de en-bas, en-dessous; au pied, au fond, etc., il signifie inférieur, minuscule, minimum. (*Infra, infer, inferus, ou infimus*) C'est le lieu le plus bas, près du rien, voisin du zéro; endroit de chaos et de confusion, point de départ. Or, Dieu fut en enfer, quand il commença les choses par en bas; il fut alors Satan.

Toutes les erreurs quant à Dieu et quant à sa nature, venaient de ce que, à l'envi, on s'obstinait à le proclamer *infiniment Parfait*. Car, dès lors, il était tout à fait impossible de lui concéder le moindre désir, le moindre but, la valeur du moindre effort, voire la moindre pensée; et la béatitude complète où ils le reléguaient, conduisait les philosophes et les théologiens à lui refuser par logique, toute activité, en effet, bien inutile; à lui refuser toute volonté et même toute intelligence et toute qualité quelconque.

Le lecteur doit pour s'en convaincre, se reporter à Plotin et à saint Augustin. Il verra qu'une telle et si pitoyable conclusion n'était point le fait de la faiblesse et de la chétivité du raisonnement. Loin de là, elle procédait d'une forte et puissante dialectique. Dieu étant *infiniment Parfait* pour Plotin, il devait s'ensuivre toutes les révoltantes conséquences qu'il a tirées de ce principe, et plutôt que de corriger celui-ci, il a préféré s'enfoncer de plus en plus dans un dédale de déductions, rationnelles, mais insupportables et grotesques. Leur choquante bizarrerie aurait dû dessiller les yeux

de ce penseur éminent et lui faire apercevoir la fausseté de son point de départ; mais non; il lui eût semblé insensé d'ôter à Dieu la toute perfection; il aima mieux le dépouiller de tout le reste. Et cependant tout le reste était indispensable à la pleine perfection! C'est encore comme Plotin, que de nos jours raisonnent les orthodoxes, et même tous les autres.

Ainsi donc, il faut enlever à Dieu cette prétendue infinie perfection et lui accorder alors l'infinie intelligence, l'infinie activité, et tout ce qu'elles impliquent; ou, sinon, en lui maintenant cette prétendue perfection absolue, aboutir comme Plotin, à lui supprimer toutes les qualités de la conscience, de l'esprit, et de la volonté. Ce dilemme permet de voir laquelle des deux méthodes achemine le mieux, en définitive, l'homme vers l'athéisme.

L'objection que Dieu aurait bien pu, et dû, réaliser de suite la Perfection, ne résiste pas à l'examen. En effet, qu'est-ce que la perfection? C'est le Bien absolu, soit donc l'état d'où le Mal est exclu. Conséquemment, pour exclure le mal, il est inévitable de le concevoir d'abord. Rêver un autre processus, c'est placer Dieu, la suprême intelligence, la logique même, en dehors des saines lois de la Pensée. Or, le propre de l'Esprit divin étant d'être créateur, il en découle que, d'une façon ou d'une autre, le concept divin du mal réalisait, *ipso facto*, le mal.

Et, j'ai eu tellement raison de dire que Dieu est imparfait, que je dois même ajouter qu'il le sera éternellement; car, il est, et sera sans terme attaché à la poursuite du Plus Parfait. Ceci est le but de la Création, la cause finale de l'OEuvre. Et cela est vraiment divin. Nous enseigner un Dieu dont un effort de six jours avait épuisé la fécondité et la puissance, était le fait de théologiens bien mesquins.

J'ai dit que le Monde est une Théocratie éternelle. Je me reprends. Le Monde sera cela, plus tard. Mais, à

l'heure présente, et depuis que la vie a commencé jusqu'à nos jours, c'est une sinistre Démonocratie. La funeste puissance de Satan s'étend actuellement encore, aux êtres, aux choses, aux sciences, aux événements. Actuellement, la Terre est le sombre royaume du Mauvais, du Malin; c'est le lieu de l'injustice et du mal, de l'erreur, de la souffrance, et du vice. Mais il est appelé à disparaître et à faire place au Royaume de Dieu, qui sera alors, le Bon Dieu.

### Note n° 6

#### SOUFFRANCE ET MORALE

##### *Extrait du « Pur Esprit »*

— Je veux user d'une image qui, peut-être, choquera le goût des lecteurs, mais comme elle est, à mon estime, très bien faite pour rendre mon idée, je ne me laisse arrêter par aucune timidité.

L'Univers, ce qui est, peut être envisagé comme une boutique, avec son arrière-boutique.

La boutique est sur le premier plan; c'est là que la foule a accès, que la clientèle pénètre, bourdonne et s'agite. L'arrière-boutique, située derrière, est interdite aux clients, à la foule; c'est le *home*, le domicile privé du patron.

Cela dit, la boutique, lieu où le Multiple s'agite, c'est le Monde Sensible, endroit du contingent et du relatif. Là, la Morale, avec tous ses tenants et aboutissants, est de suite plausible et recevable; elle y est utile comme une discipline; elle y est légitime et urgente comme une règle, comme un moyen d'ordre et de bonne conduite. Mais n'oublions pas que le monde et la liberté sont illusoire. En définitive, pour nous tous, il y a une sagesse, et, par contre, une folie. La sagesse, c'est de se résigner; la folie, et la bêtise, c'est de s'insurger. Mais, ne se résignent et ne se révoltent, tout compte fait, que

les êtres qui ont été pour cette attitude dessinés et prédéterminés par Dieu ! Alors, il n'y a plus qu'à photographier les attitudes, sans louer, ni mépriser personne ; car nous ne sommes tous que les figures vivantes, et diversement vêtues, loties et colorées, du grand tableau que Dieu peint éternellement.

Et vous, qui dites autrement, répondez : Sainte Marie l'Égyptienne serait-elle une sainte, si ce que je dis n'était point certain ? et Madeleine ? et tant d'autres, si mes paroles étaient fausses ?

O Pécheresses, de quoi donc seraient faites vos auroles sacrées, si ce n'était de vos ardeurs, de vos accablancements et de vos larmes !

J'appellerai, au surplus, Passion tout ce qui est un mouvement outré et déréglé de l'esprit ; et Sagesse tout ce qui sera conforme à la raison et soumis à une juste mesure. Par suite, l'ascétisme, la vertu farouche, la résistance absolue, par ambition de sainteté, aux besoins et aux appétits naturels du corps et du cœur, seront incontestablement des passions, justiciables de la critique et passibles du blâme, encore bien que je ne fasse nulle difficulté de reconnaître qu'il y a des passions nobles et des passions ignobles. Au contraire, l'obéissance calme, résignée, modérée, à ces mêmes besoins, sera le fait de la sagesse et le résultat de vues saines et intelligentes.

Revenons, maintenant, à notre thèse principale.

Dans l'arrière-boutique, demeure de Dieu, lieu de l'Un, région de l'unique intelligence, de l'absolu et de la vérité, la morale, à première vue, n'existe pas. Car Dieu enferme en soi tous les contraires et réalise tous les possibles ; il est la source du bien et du mal, du beau et du laid, de la vertu et du vice, etc. La morale semble donc n'avoir rien à faire sur le plan de l'absolu.

Sur le plan du multiple et du contingent, l'être est sans mérite propre, et sans démérite propre ; il est ce qu'il naît ; il est donc exempt de toute culpabilité.

D'où, pas plus ici-bas qu'au delà de la vie, il ne doit entrevoir de récompenses ou de châtimens personnels. L'individu passe tout simplement emporté dans le courant des conséquences logiques : ayant chaud s'il court, et froid s'il s'arrête; éprouvant des joies dans telle voie, rencontrant des peines dans telle autre; rien de plus : mais, ne courant, et ne s'arrêtant pas de lui-même, et n'ayant point la liberté de choisir son sentier. On peut, dès ici, saisir l'étroite corrélation qui doit exister entre nos défauts, nos habitudes, nos excès et nos vices, etc., d'une part, et d'autre part, les maux que nous sommes exposés à endurer. On le verra mieux lors de mon examen des théories de l'Idéologie (1).

En résumé, la vraie morale est toute contenue dans ce passage de l'oraison chrétienne : *Pater noster, fiat voluntas tua*. Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu ! C'est tout. Elle est de connaître et d'aimer Dieu, et, ensuite, et par ce moyen, de tout savoir pour tout comprendre, et pour tout accepter. Voilà pour nous.

Quant à Dieu, *a priori*, il n'y a pas de morale proprement dite en lui; car, il a pensé corrélativement le chat et la souris, le loup et l'agneau, la feuille et la chenille, la colombe et l'épervier, l'araignée et la mouche, le meurtrier et la victime, etc. Il n'y a en lui que la logique et la mathématique, qui comportent tout, mais dont le développement va du moins au plus; or, cela réalise au fond la morale, qui est d'aller du mal au bien, du bien au mieux, à l'infini. Et c'est la cause finale.

De même, la fantaisie et le caprice, étant largement au nombre des possibles, ne sont pas exclus de l'œuvre

(1) Comme tout le reste, toutes les Maladies sont une seule Maladie, celle sans laquelle la Santé serait sans contradiction et la Vie sans terme. C'est un Universel, subordonné, d'ailleurs, au *Mal sui generis*, principe entitaire dont il dépend. Mais n'oublions pas, dans l'éploiement de la Maladie, que tous les hommes ne font qu'un être unique.

de Dieu ; et l'on doit en dire autant de l'injustice, de la barbarie, de la cruauté, etc., en un mot, de tout ce que l'on peut concevoir dans l'ordre du mal, qui, effectivement, pullule, en l'état moderne de la création divine. Mais l'avenir, l'avenir sans terme, nous réserve l'immense et intarissable éclosion de tous les modes du bien, de toutes les innombrables variétés du beau.

Imaginez deux cônes s'emboîtant verticalement ; celui d'en bas, qui vient des profondeurs, c'est le processus du mal ; l'autre qui ouvre vers en haut, à l'infini, sa spirale toujours plus large, plus vaste, plus haute, c'est le processus du beau-bien. Voilà la morale de Dieu ! Et cette tâche occupera les éternités de l'éternité.

— Faire la critique des opinions de M. de Tracy sur la morale serait une tâche plus facile que courte. Mais, je veux, au moins, témoigner de mon étonnement de voir un homme, qui avait traversé la terreur, prétendre, quand même, que les droits de chacun sont sans bornes, et que chacun a le droit fondamental de faire, en tout, comme il lui plaît. De nos jours, les anarchistes renouvellent cette thèse, et je n'ai pas vu, cependant, qu'ils fassent à M. de Tracy, l'honneur de le citer à côté d'Épicure et d'Helvétius, dont les noms et les théories leur sont si chers. Ils lui devraient bien cet hommage, car il me semble qu'il est, plus que tout autre, le doctrinaire formel, dont pourraient s'autoriser leurs tendances. Je ne sais pas au juste, toutefois, ni eux non plus, sans doute, ce que M. de Tracy entendait par *l'état naturel*. Quel est-il cet état naturel de l'homme ? Y a-t-il pour l'homme un état naturel autre que celui qui consiste à être de son temps, et à vivre selon les conditions atteintes progressivement par l'humanité aux âges successifs de sa durée ? Je ne nie pas le progrès, qu'au contraire j'affirme énergiquement, plus énergiquement que qui que ce soit, à tout instant ; je ne conteste même pas à qui que ce soit le droit d'activer la marche de la civilisation. Quiconque s'y emploie, le

fait, au surplus, parce qu'il est promu par Dieu à ce rôle; car Dieu est l'unique et souverain Agent de tout, sans exception. Mais le point d'interrogation que je pose est celui-ci : Que veut-on dire par état naturel? L'idéal est-il l'homme des cavernes? l'homme des bois? l'homme isolé, vivant dans un repaire, avec sa famille et ses petits, comme un fauve? Ou bien, est-ce l'homme policé des agglomérations actuelles? Ou, encore, est-ce l'homme de plus tard, de plus tard, de toujours plus tard, le *Surhomme*, indéfiniment perfectible, qui agrandira, sans jamais finir, le domaine de son activité intellectuelle et le champ de son amélioration morale? Convient-il de regarder en arrière et de rechercher, dans ce qu'on nomme le passé, le type qu'il faut sacrer, de l'homme? Ou faut-il, au contraire, accepter toutes les phases et, surtout espérer tout de l'avenir, du *devenir*? Je suis plein de ce dernier sentiment; car, il n'y a point d'état naturel pour l'homme, pas *d'état type*. Il y a le progrès constant, continu, et sans terme, soit un échelonnement illimité d'états variés qui, sauf certains rebroussements transitoires et mathématiques, portent l'humanité continuellement vers en haut. Il a manqué à M. de Tracy, pour voir juste, de s'élever au-dessus du plan sensible; au contraire, il y a circonscrit et borné toute son attention. Dire qu'il n'existe ni justice, ni injustice, imprescriptibles et supérieures à la volonté humaine, et antérieures à n'importe quel pacte social, c'est ignorer la morale, l'éternelle morale, que l'homme ne fait pas, encore moins que tout le reste, et que, jusqu'à présent, ses institutions politiques et autres ont violée et outragée sans répit.

En second lieu, c'est s'interdire à soi-même de parler, de réclamer, de catéchiser les autres. En effet, au nom de quelle justice prendrait-on la parole? De tels discours sont le fait d'esprits faux.

Eh quoi, dira-t-on, voilà que vous invoquez la morale, après l'avoir presque niée? Écoutez-moi; dire morale,



c'est dire règle de conduite, loi de direction, science du bien, cadre d'harmonie. Or, en ce sens, la morale existe. Quelle est-elle? C'est la marche de l'être éternel vers le Beau pur, vers le Mieux infini, par l'amour du parfait et de l'idéal; cette morale, c'est l'effort, la tâche, et l'œuvre *inépuisable* de Dieu. Et ici-bas, qui cherche la beauté fait le bien et qui veut le bien trouve la beauté; car l'un et l'autre sont inséparables.

Mais, donner pour base à la Justice le Contrat Social, la volonté d'une majorité, c'est un expédient malheureux et plus pitoyable encore que révoltant. Nous savons, nous, gens de cette époque, pour l'avoir subi et pratiqué, l'ineptie du suffrage dit universel. De plus, à quelle heure doit-il être fait ce pacte social? et par qui? et pour combien de temps? Nos pères, sous Hugues-Capet, ou sous Jean-le-Bon, ou sous Louis XV, ou sous l'Empereur Napoléon, avaient-ils qualité pour signer le contrat, pour engager et lier toutes les générations à venir, jusqu'à la consommation des siècles? C'est là, une sorte de tache originelle qui ne le céderait en rien à celle enseignée par l'Église, au point de vue de l'iniquité! Si, au contraire, on admet que les hommes ne peuvent valablement stipuler la forme de leur alliance que pour une durée restreinte, quelle sera cette durée? Sous les pieds des contractants, la vie fourmille, et la génération suivante naît, déjà, dans leur ombre, et plusieurs générations, même, à des degrés divers d'avancement et de maturité, montent déjà autour d'eux. Alors, où donc la saine mesure de la durée de ce pacte? Pourquoi les gens de l'an 1000, ou de l'an 1500, ou de l'an 1789, ou de l'an 1852, seraient-ils fondés à décider du sort des races à venir? Est-ce qu'ils savent les conditions économiques, scientifiques, morales, locales, et internationales, qui pourront alors survenir? Connaissent-ils les changements que les inventions, les livres, les doctrines, les découvertes, et les conquêtes de l'esprit feront éprouver aux groupements, et les

nécessités imprévues que ces choses apporteront? « *Les conventions sont la loi des parties* », oui; mais, où donc sont les parties, au Contrat Social? qui tient la plume? Pourquoi ce vieillard qui tombe et va mourir ferait-il la loi qui régirait, plus tard, cet enfant de deux ans qui joue auprès de lui, et mieux encore, les enfants de cet enfant; etc., etc.? Pourquoi, la majorité, même, serait-elle admise à courber sous son joug la minorité? A laquelle des deux décernera-t-on le sceptre de la raison éclairée, de la science, de la sagesse? Qui ne sait et n'avoue que les imbéciles, les secs, les butors sont en majorité, même, parmi les gens instruits et cultivés? etc. Donc, de deux choses l'une : ou ceux qui légifèrent s'en tiennent à des généralités, vraies de tout temps : ou ils fixent le *modus vivendi* des hommes jusque dans les petits détails. En ce dernier cas, c'est une outrecuidance, où la stupidité le dispute à l'insolence. Au premier cas, ils n'ont pas à prendre l'inutile peine d'inventer ce qui est su de tout le monde. S'il y a une loi de Dieu, elle suffit; s'il n'y en a pas, c'est qu'il n'en faut pas. Mais il y en a une : la Loi du Progrès, du Mouvement continu et incessant vers le Mieux. C'est Dieu, qui est l'unique et éternel Législateur. Tous les autres sont plus encore que superflus; ils sont funestes. Il faut amener les hommes à vivre sous l'empire de la seule loi qui soit belle, qui soit bonne, qui soit vraie, sous l'empire de la Raison, et à n'écouter que le seul maître qui ne tergiverse pas, qui ne rature pas, chaque matin, le décret de la veille; à n'entendre, en un mot, que Dieu, qui a tracé la règle incorrigible et parfaite des droits et des devoirs de chacun, dans un seul mot, profond comme la mer, grand et lumineux comme un soleil : *Amour*. Voilà la loi de l'être, voilà la loi de Dieu. « Aimez, et faites après ce que vous voudrez » disait saint Augustin; oui, car si vous aimez tout ce qui est comme vous-même, vous ne pourrez jamais faire que le bien, et vous aurez la sainte et divine horreur du mal.

— Tout a commencé, tout a évolué, ai-je dit au début de mon œuvre.

On le voit clairement, maintenant que la matière a, sinon disparu, du moins perdu entièrement son ancien aspect et revêtu le caractère de chose spirituelle, imaginaire, et idéale.

Cela a pour suite de rayer toute théorie d'Évolution *matérielle*, qui ne serait due qu'à des causes *naturelles*, à la concurrence vitale, et aux seules propriétés ou influences des milieux et des hérédités, car les milieux sont factices, et tout lien généalogique entre les êtres demeure supprimé.

Mais, ceci ne détruit nullement le principe lui-même de l'Évolution, soit du Progrès. Seulement, nous la transportons, dorénavant, dans le ressort de la Volonté souveraine et créatrice; et ainsi, loin de l'anéantir, nous fortifions et consolidons, plus que jamais, cette belle et consolante espérance générale, qui passe à l'état de certitude.

Le Progrès, c'est la signature de Dieu!

Avec une évolution toute matérielle, et telle que les Darwinistes la formulaient, il y aurait eu, comme le fait remarquer M. Renouvier, que la survie, la prédominance et l'avenir, auraient dû appartenir, exclusivement, aux plus forts, aux mieux armés, aux plus ardents des combattants dans le combat pour l'existence; or, en fait, ceux-là sont, d'ordinaire, les mauvais, les féroces, les carnassiers, les cruels, et vraiment le sens de l'Évolution, en le prenant ainsi, devenait atroce et désolant.

Mais, non, l'Évolution réelle, celle qui s'accomplit dans l'éternité, est d'une tout autre nature, et d'un résultat tout différent.

Et cette Évolution obéit à une méthode unique et uniforme, à un plan divin. Elle est *une*, bien que multiple. La même directive préside à toutes les évolutions particulières, sans exception aucune : physiologiques,

zoologiques, botaniques, inorganiques, sociales, religieuses, politiques, morales, scientifiques, etc.

Dans toutes les directions, dans tous les ordres, dans toutes les régions, en n'importe quelle série que nous considérions, cette Évolution a le même rythme, le même point de départ, le même but; et son but est l'unique raison d'être de ce qui est, la seule cause de la création, la seule justification de l'œuvre de Dieu.

Cette Évolution *est logique, esthétique et morale*. Du point de vue *logique*, elle épuise tous les Possibles, en partant du plus petit, pour aller au plus grand; elle va du simple au composé, du voisinage de zéro au maximum toujours reculant.

Du point de vue *esthétique*, elle épuise tous les Possibles, en partant du plus laid et de l'informe, pour aller vers le plus beau.

Du point de vue de l'*éthique*, elle épuise tous les possibles, en partant du moins bien, de l'imparfait, du mal, pour aller éternellement, et sans fin, vers le bien, vers le mieux, vers le Parfait.

Voilà le but de l'Évolution, la cause de la création, la finalité de la vie, la raison de l'effort et de l'activité de Dieu.

Ainsi, donc, l'Évolution est menée par Dieu. Toute chose a son commencement et ses progrès. Cette évolution est générale, pour toute chose, sur le plan physique, sur le plan intelligible et sur le plan moral. Religion, Politique, Science, Famille, Cité, Droit privé, Droit public, Morale, Procès biologique et cosmique, tout, sans aucune exception, est soumis à cette loi, heureuse et réconfortante.

Toutefois, il n'en faut pas conclure que le Progrès s'effectue rigidement sur une ligne banalement droite et perpendiculaire. Est-il au champ de la Possibilité qu'il y ait des flexions, des retours, des régressions, et des rebroussements, et des torsions? Oui. Alors, il est inévitable et nécessaire qu'il y en ait. La Vie est

actuellement la Lutte des Contraires; or, parfois, le Mal l'emporte; *les parties mauvaises prennent le dessus* (Renan) et la courbe de l'Évolution fléchit.

Mais, aussitôt, et de là, comme un aigle momentanément descendu, le Progrès rouvre son aile, et plonge de nouveau ardemment au fond des cieux.

## Note n° 7

### DIVERS

#### *Extrait du « Pur Esprit »*

Tous ces philosophes postérieurs à Proclus se sont donné beaucoup de mal au sujet de toutes ces questions d'antériorité et de priorité qui les jetaient dans de graves et insolubles perplexités; cela provenait de ce qu'ils mêlaient à l'idée de Dieu l'idée du Temps. *Avant, après, en même temps, etc.*, autant de termes qui expriment des durées consécutives, ou simultanées. Or, là était leur capitale ignorance, source de toutes leurs tergiversations et de toutes leurs peines. Dans l'éternité divine, l'heure ne sonne point; dans le séjour de Dieu, il n'y a point d'horloge; dans la vie, dans l'exister, dans ce qui est sans commencement et sans fin, il n'y a ni antériorité ni postériorité! *La mesure* du Temps est une invention de l'homme, mais après cependant que Dieu eut inventé le mirage du temps.

Leibniz, qu'il le veuille ou non, aboutit à un univers infini dans l'Espace, et infini dans le Temps; donc Éternel... comme le Créateur! (V. sa théorie du triangle, de l'hyperbole et du rectangle.)

« Il est très vrai, dit-il, que la notion de l'Éternité en Dieu est toute différente de celle du Temps; car elle consiste dans la nécessité, et celle du temps dans la contingence. Mais, il ne s'ensuit point, si on ne trouve

d'autres moyens, que la contingence ait un commencement. »

En effet, car les deux ne font qu'un; autrement, il faudrait concevoir une éternité qui n'aurait point de durée, ce qui serait absurde. L'éternité est l'Infini, soit l'Universel, dont le temps est le fini. Mais, de plus, le Passé ne peut pas être autre chose que le Présent; car, sinon, le Passé étant un *néant*, il s'ensuivrait que l'Éternité serait composée d'une partie anéantie, soit d'un zéro, et que Dieu, l'être éternel, aurait dans son essence un néant. Même raisonnement pour l'Avenir qui n'est pas encore; donc qui serait néant. Conséquemment, Passé, Présent, Avenir ne font qu'un. Le *Temps* lui-même, ainsi, est une *illusion*. Il n'y a pas d'autre mouvement, pas d'autre succession que celle des Idées, dans une intelligence immobile et éternelle, et éternellement immobile. « Dieu ne dure pas; il est, » a dit Leibniz, et ceci est vraiment une grande parole. *Il est* : et voici l'Éternité, toujours présente, sans Passé, sans Avenir, c'est-à-dire sans néant derrière ni devant. *Voilà l'Absolu, l'Universel éternel*. Le Temps, le Mobile, le Multiple ne sont que des illusions, que l'apparente et insaisissable magie du cours des idées de Dieu! Mais, si cela est, le progrès, la perfectibilité, alors ne sont aussi que des mots, que des illusions? dira-t-on. Non pas, car, l'absolu est le seul réel, et l'Absolu est Esprit. Donc, le mouvement des idées est réel; et le propre de ce mouvement n'est rien autre que la *succession* des idées, allant de l'imparfait au parfait, mais sans sortir de l'Intelligence divine, qui est une, et éternelle, et immobile, donc, sans passé et sans avenir; rien qu'un Présent éternel, avec, tout autour, la fantasmagorie du Temps, des êtres, des choses, du mobile, du variable, etc. Tout, en somme, n'est qu'une cinématographie d'idées sur un fond de toile immobile; tout ressemble à ces jeux où une balançoire inerte est suspendue et paraît tourner dans une chambre tournante! Le Temps, c'est

la simple réfraction de l'Éternité dans le prisme du visible.

Il convient d'observer que l'idée du Mouvement n'est pas une idée première, car elle implique déjà deux notions supérieures : 1<sup>o</sup> celle de l'Espace, c'est-à-dire du lieu pendant lequel le mouvement est possible. 2<sup>o</sup> Celle de la Durée, c'est-à-dire du temps pendant lequel le mouvement est possible. En effet, tout mouvement est une vitesse, et toute vitesse a forcément deux facteurs qui sont le Temps et l'Espace. C'est donc par la critique de l'Espace et du Temps que la philosophie de la Nature doit commencer.

Je ne vois pas que le savant traité de Mendelssohn nous ait beaucoup appris. Il nous a expliqué les causes qui rendent les démonstrations philosophiques beaucoup moins faciles que les démonstrations mathématiques; peut-être, ainsi, a-t-il répondu étroitement à la question de l'Académie berlinoise, mais il n'a pas du tout répondu à notre curiosité : Le naturel seul est-il vrai? Sinon, ah! qui donc nous prouvera le surnaturel? Quoi qu'on en dise, voilà l'interrogation de l'humanité. La lutte, depuis le commencement, s'est engagée entre la Matière et l'Esprit. La matière tombe sous les sens, et la foule, acceptant ceux-ci pour témoins et experts jurés, accorde à la matière tous les brevets possibles de réalité. L'esprit, au contraire, ne tombant pas sous les sens, est décrété d'irréalité, ou bien n'atteint à la réalité que par l'intermédiaire de la matière, et qu'à la condition de s'y loger et de s'y confondre, sous peine de n'être pas. Quant aux mathématiques, ce sont des sciences dont l'ironique complaisance n'a pas été encore soupçonnée. Elles ont paru, jusqu'à présent, prêter toute leur influence à la matière pour assurer son triomphe. On verra plus tard que leur hautaine

sérénité se souciait aussi peu de la matière, que de l'interprétation qu'on faisait de leurs arrêts.

Leur jurisprudence était mal entendue. En vraies déesses, elles parlaient du sein de l'empyrée, et n'avaient cure du sens qu'en bas on assignait à leurs significations trop profondes et par là incomprises. On pourrait, en tout cas, se rendre dès maintenant compte de l'étrange union qu'on tentait de cimenter entre le concret tangible et l'abstrait intangible, le jour où l'on faisait d'un billot de bois ou de métal le conjoint d'une loi de la pensée. Mais, en attendant que la raison humaine s'épure, s'émancipe, se désentrave, troue et déchire le drap funéraire qu'ont jeté sur elle des clergés dominateurs, des églises tout en proie, non à la passion de prêcher et de révéler Dieu, mais au vice de la politique, à l'orgueilleuse convoitise du pouvoir, de la richesse, de l'autorité, de la suprématie, des jouissances terrestres, en attendant, dis-je, que la raison humaine délivrée ouvre ses ailes et monte vers le Très-Haut, la lutte continue entre la matière et l'esprit. La victoire, jusqu'ici est à la première. Ses partisans, en effet, marquent deux points : le leur, et celui que leur concèdent leurs adversaires, en avouant eux-mêmes que la matière *est*, que le mouvement *est*; tandis que les matérialistes, niant l'esprit, ne laissent aux défenseurs de celui-ci qu'un maigre zéro de vaincu. *O quantum est in rebus inane!* L'esprit ne peut être prouvé que par le moyen d'un procès à fond à la matière et par l'élimination de celle-ci. La matière c'est le masque de l'esprit, il faut arracher ce masque. L'univers c'est la pantomime de Dieu, il faut faire cesser le mutisme, il faut que Dieu parle. La matière, cette fiction, cette pure *représentation*, a pris les dehors gigantesques d'une figure toute puissante; elle repose sur ces deux jambes : l'*Espace* et le *Mouvement*; jambes d'argile, pieds de cendre! Qu'on les saisisse, qu'on les secoue d'une main vigoureuse, ils vont couler comme des sables. Le *Temps* lui-même va s'éva-



nour, laissant apparaître la formidable Éternité; et la clepsydre, vidée de ses larmes, aura fini de verser les heures aux gouffres du Passé! L'Idole difforme et colossale s'écrasera dans sa chute et, au fond du ciel dévoilé, nous verrons Dieu! Car l'Éternité, voilà la vraie infinité; l'Intelligence divine, voilà la vraie force. L'espace est un mirage; la Vérité, voilà la vraie Réalité; la matière est un songe; et ainsi, tout ce qui semble être, vain simulacre, n'est que la succession des idées de l'Esprit Universel, qui est la Vérité éternelle et infinie.

— Cette dissertation (de Collier) est irréprochable; la notion de Cause est fautive sur le plan matériel. J'ajouterai ces arguments : le temps n'existe pas; en effet, le moment insaisissable qui constitue le Présent fuit comme un trait; nous sommes logés comme sur la pointe d'une aiguille, qu'entourent deux abîmes, deux néants : le Passé et l'Avenir. Ce que nous disons, ce que nous faisons, n'existe que pendant ce moment incalculable, insaisissable, qui meurt aussitôt qu'il naît, et qui, à peine sorti du néant de l'avenir, retombe et choit au néant du passé. Alors, l'effet de notre parole, de notre acte, ne peut atteindre rien de présent; aucune durée n'est durée, c'est un pur mirage; or, rien ne durant, rien ne peut se prolonger dans un *effet* qui durerait davantage. S'il y a connexion entre notre parole, entre notre acte, entre un fait quelconque, et quelque apparente conséquence, c'est du néant Avenir que cette conséquence sort, pendant que la prétendue *cause*, glissant de la pointe du Présent, roule déjà loin dans celui du Passé; donc, cette conséquence n'est pas le fruit de notre action, c'est un fait surgissant d'un Avenir qui n'était pas encore à l'heure de notre action.

Ainsi les phénomènes ne sont point *causes* l'un de l'autre; ils ne sont qu'une *succession* de faits, décrétés par une Volonté éternelle, et qui jaillissant de l'abîme Avenir, se posent à peine sur l'instable et fuyante toile

du Présent, et tombent sans délai dans le gouffre du Passé. Les phénomènes ne sont donc que des ombres chinoises qui se suivent, sans se commander. Surabondamment, si l'Espace n'est qu'une fiction idéale, il s'ensuit nécessairement que la matière proprement dite n'existe pas ; donc qu'il serait illogique désormais de lui consentir aucune liberté, aucune efficacité, aucune propriété, aucun rôle. La Réalité n'est pas sur ce plan illusoire ; elle est en l'Absolu, en l'Éternel, en l'Universel, en Dieu ; les phénomènes ne sont que les phrases passantes de son éternel monologue, de son chant solitaire : phrases dont les caractères hiéroglyphiques sont les choses vivantes, les êtres animés ; purs signes, pures lettres qui défilent l'une après l'autre, ou à côté les unes des autres. Le lien qui les relie et leur donne un sens, n'est point leur propre ; elles n'agissent pas l'une sur l'autre ; elles se succèdent ou se posent dans un ordre et une relation qui sont l'acte de l'Invisible, de l'Être absolu, de la Voix éternelle qui retentit, qui chante magnifiquement dans l'Étendue et dans l'Éternité !

Deux ordres fondamentaux existent dans l'œuvre de Dieu : l'ordre *logique*, et l'ordre *mathématique*. Et voici trois choses : Le Principe, soit l'Être, soit Dieu ; et dans cet Être, qui est Intelligence pure : la Logique et la Mathématique. La Logique, c'est la mathématique de la conception ; la Mathématique, c'est la logique des rapports. La conception est successive. Cette successibilité se résume en cette formule : *Ceci après cela*. Donc, elle implique la condition de moment, c'est-à-dire de la Durée et du Temps. Quant au rapport, il est liaison. Cette simultanéité se résume en cette formule : *Ceci avec cela*. Donc, elle comporte un lien, un trait d'union, soit la ligne ; elle est locale et implique, ainsi, la condition de lieu, c'est-à-dire de l'Étendue. Le résidu du Temps, c'est l'Instant ; le résidu de l'Étendue, c'est le Point ; ainsi, les deux conditions

primordiales de l'œuvre divine sont : l'Instant insaisissable, et le Point imperceptible. Le Point, sans étendue, est la base de l'Étendue; l'Instant, sans durée, est la base de la Durée; d'où, les deux composés ne sont pas autre chose que le développement idéal de deux notions subjectives initiales. De la combinaison de l'Instant et du Point, de la factice Durée et de la factice Étendue résultent le Monde, la Vie et la Force; et la vraie Matière ou Substratum sera l'Être ou l'Esprit. Les idées de Vie sont donc filles de l'Instant; les idées d'Étendue sont donc filles du Point; et tout se réduit forcément à des *idées*, donc à des *Mots* et à des *Nombres*.

J'ai, ailleurs, montré que la notion du Présent se réduit à un mot, et que le Temps qui s'écoule est un des plus singuliers mirages, parmi tous ceux qui constituent l'Univers. Voici qui s'ajoute à mes remarques : Le Passé, dit-on, n'est rien, n'est plus rien, Or, les Étoiles que nous contemplons, chaque soir, dans le ciel, vont nous servir à rectifier cette idée. Les clartés stellaires mettent des milliers et des milliers d'années à parvenir jusqu'à nous. Ainsi, chaque soir, nous admirons un spectacle vieux de milliers d'années! Nous étudions des étoiles qui, peut-être, n'existent plus, ont cessé de vibrer dans l'Espace, se sont de nouveau réduites en nébuleuses! Et, ce qui est plaisant, nous tirons de ces hallucinations des horoscopes, des prophéties, des prédictions savantes! Chaque soir, nous concentrons dans notre regard un faisceau de rayons partis du fond du Monde depuis des mille années, autrement dit, nous faisons notre Présent de vestiges et de spectres d'astres! Et notre soirée s'illumine de feux aussi vieux peut-être, que le globe lui-même où nous sommes. Qu'on médite un peu, et l'on sentira aussitôt le vide des choses, dites réelles; et l'on percevra combien nous sommes le jouet d'une immense et constante illusion (la grande Maya), notamment combien nous

nous égarons à penser que le Temps passe, tandis que nous sommes immobiles comme lui : tandis qu'une seule chose est : l'Éternel, sous toutes les apparences et dans tous les sens, et que seul, le décor tourne, fait semblant de tourner, nous donnant la sensation trompeuse du mouvement. Oui, l'Éternité et ce qui est éternel, universel, constant, voilà seulement ce qui est. Le surplus, ce sont des nuages qui passent et qui repassent, sur l'insaisissable fond d'un jour, sans commencement ni terme.

Et de plus, l'arbre, l'homme, l'animal, tout ce qui dure, repose sur un fond de passé. J'ai soixante-dix ans ; j'ai donc en moi une demi-seconde de Présent, et tout le reste de Passé, de Mort ! Mon moi, ou ce que je nomme ainsi, n'est-il plus rien ? Non pas ; il est ; je le sens ; je pense ; je suis. Voilà donc du Passé, de la mort, qui vit, qui pense, qui dure ! Et ceci peut se dire de tout : du lichen séculaire, du chêne accablé d'ans, etc. C'est donc, tout cela, une perpétuelle et stable vision de l'Éternité, à travers la fumée dupeuse et magique du Temps.

Dans le système du Panthéisme matérialiste, il est très sensible, puisque Dieu est tout et qu'il est éternel, que tout est éternel. Or, dans le système du *Mentalisme*, ou Panthéisme idéaliste, la même conclusion est rationnelle ; car, Dieu, Esprit pur, enfante, engendre, et contient tout ; ce tout étant purement idéal.

Nous sommes comme écrits par Dieu ; donc, impérissables. L'Esprit pur étant éternel, son produit spirituel est, de même essence, donc, de même, éternel. Mais, il y a à objecter que l'être contingent commence ; que les idées se succèdent, donc, aussi, commencent, or, ce qui commence n'est pas éternel ; ce qui a un commencement doit avoir une fin ; donc, Dieu seul serait éternel ; et les êtres, matériels ou idéaux, peu importe, ne le seraient point, ne seraient que passagers, seraient voués à la disparition.

Tout ceci serait logique, 1° si les idées vraiment se succédaient; or, cette succession apparente est un *progressus*, les idées se développent sans solution de continuité; 2° et si, en second lieu, le Temps était réel; mais le Temps n'est qu'une illusion; 3° et si les êtres étaient vraiment une pluralité; mais, ils sont, au fond, une unique Unité.

L'Éternité est donc, seule, une réalité; d'où l'objection précédente tombe et il reste ceci : Dieu, ses Idées, et l'Éternité. Rien de ces trois choses n'est périssable, et tout est éternel, mais variable dans une progression croissante, sans terme ni fin.

*L'Espace n'existe pas.*

*La Matière réelle et étendue n'existe pas.*

*Le Mouvement physique n'existe pas.*

Et comme nous avons, ailleurs, établi et prouvé la *facticité du Temps*, il ressort de ces pages que la doctrine du *Mentalisme* est fondée.

Dieu est bien : le Logos créateur, la Logique souveraine, la Parole magique, noumène et source intarissable des phénomènes.

L'Univers est bien immatériel.

La Création a bien commencé par le point bas, inférieur, et jusqu'à nouvel ordre le Diabolique sature le Monde.

L'Enfer et le Ciel sont mitoyens. Ce qui est bien certain, c'est que l'Avenir nous ouvre les portes de l'Enfer; mais pour nous en faire sortir, et non pour nous y faire entrer.

La Mort, c'est la simple cessation du mirage du corps.

La Finalité universelle est bien la poursuite sans terme d'un Mieux, toujours mieux; le déroulement inépuisable d'un bien toujours accru.

L'on voit donc l'*asymptotisme* de l'Évolution sans fin, vers la Perfection éternellement reculante, éternellement inaccessible.

## Note n° 8

## DE LA CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ

Dans des camps différents et souvent ennemis, on s'est demandé si l'homme pourrait jamais accéder à la Vérité; et, selon la passion et la tendance du parti, on répondait avec gaieté ou avec aigreur, que l'esprit *borné* de l'homme était foncièrement incapable de l'embrasser jamais. Or, il faut reviser cette double sentence.

Que veut-on dire quand on raille, ou qu'on interdit, notre espoir de découvrir *la Vérité*?

Assurément, en s'exprimant de la sorte, on fait, *de la vérité*, une chose qui nous est étrangère, une chose dont le propre serait l'extériorité, l'immuabilité, et la fixité, radicales. Or, c'est là une faute dont l'énormité n'est pas atténuée par ce fait qu'elle est presque générale.

*Qu'est-ce que la Vérité?*

Elle n'a jamais été définie. D'ailleurs, ceux qui niaient que l'homme puisse jamais la connaître, n'auraient pu, sans majeure absurdité, tenter de la définir.

Et dans ce cas, ne fallait-il pas le crier aux savants, aux chimistes, aux physiologistes, tout comme aux rêveurs? Car, dès lors, leurs travaux, leurs veilles, leurs recherches et leurs attentes étaient vains et ridicules! Dans ce cas, toujours, à quoi rimaient donc les Écoles, les Professeurs, les Facultés, les Sorbonnes, les Académies et les Instituts? A quoi tendaient ces hommes éminents, si la vérité est insaisissable? Mais, non, la Vérité n'est pas un trésor caché, de poids, de valeur, et de volume arrêtés, sur lequel on parviendra, ou non, à mettre la main; un Soleil inconnu, placé au fond d'une si insondable distance, qu'il serait fou de songer à la jamais franchir, pour, soudain, voir surgir son incomparable splendeur. La Vérité, ce n'est pas

un immobile *Définitif*, c'est un *Infini*, c'est une série graduelle et progressive. Chacun de ses termes est une vérité, ou une vérité nécessaire et immuable, ou une vérité contingente et transitoire, temporaire et éternelle à la fois. C'est un développement qui n'a jamais aucun retour sur soi-même, qui se poursuit éternellement, et qui n'a pas de terme final.

A l'encontre de la rage qui nous tient, en matière de religion, de biologie, de politique, de morale, etc., de nous croire toujours parvenus *au dernier point*, il nous faut donc prendre conscience de cette suprême loi de l'Infini : que l'éternelle Vie, dans aucun sens, n'atteindra *jamais, jamais, le Définitif*.

En langage spinozien, cela veut dire que l'Être, ou Sujet, possède des attributs et que ceux-ci seraient inertes sans les modes. Or, dire *modes*, ou *modalités*, c'est dire *modifications*. Ainsi, l'attribut est, en soi, permanent et éternel, tandis que les modes sont variables et successifs. Il est donc radicalement impossible de concevoir l'Être sans attributs ; ceux-ci sans modes, et ces derniers autrement que comme des modifications et des variations.

La Vérité ainsi comprise, c'est la collection croissante et changeante de toutes les vérités, ou universelles et stables, ou singulières et momentanées, qui s'échelonnent, s'augmentent, se surmontent, et se dépassent, tout le long de la Vie ; elle est le déroulement, ininterrompu et constant, des phénomènes de toutes sortes qui composent le monde.

La Vérité est donc un genre pluriel, dont tous *les faits* naturels, sans exception, sourdent et s'écoulent, et dont ils sont la manifestation et la réalisation.

Toutes les vérités possibles et de tout ordre : physiques, morales, mathématiques, religieuses, naturelles, politiques, historiques, sociales, etc., etc., sont contenues dans la Vérité *in globo*. Celle-ci est une *entéléchie*, un infini, qui porte en son sein les séries infinies des

vérités spéciales de tout genre, les éploie autour d'elle, et de leur développement croissant, forme sa frondaison successive, éternellement grandissante.

Ainsi, contrairement à la taciturne négation de Nietzsche — ce cerveau gâté par le délire aristocratique, qui, dans son incomplète vision du mystère, tout en affirmant l'éternité de la Vie, crut pouvoir en bannir le Progrès et la Vérité, sans démêler que le seul fait d'écrire, témoigne d'une foi vive au progrès et d'un amour actif de la vérité; qui se fit grand prêtre de la Force, sans s'aviser de la contradiction, car il en faisait ainsi la seule vérité et l'agent formel du progrès; qui ne connut rien du véritable Infini et le biffa simplement, tout en proclamant la périodicité du retour et du « *Revenir* » sempiternels, — j'atteste énergiquement que rien de ce qui est, rien de ce qui apparaît sur la scène de l'Univers n'est faux; que *Tout y est vrai, parfaitement vrai*. La vague intarissable du temps baigne successivement tous les replis du rivage de l'éternité et nous porte continuellement, sans jamais sortir de la Vérité, vers plus de bien et vers plus de beauté. La vérité n'est ni hors des époques que nous traversons, ni hors des lieux où nous sommes. L'humanité gravit l'échelle de Jacob, et, dans un plaisant aveuglement, d'échelon en échelon, pendant qu'elle monte, se plaint et se désole de ne point savoir où prendre l'échelle, qui lui permettrait l'escalade des cieux!

Plaisantes lamentations, en effet; car, la Vérité, c'est l'Être. Nous ne pouvons pas plus nous évader de la vérité, que nous ne pouvons nous enfuir de la vie. Ces trois choses : *Vérité, Vie et Être, sont une seule chose; une Trinité-Unité, infinie et éternelle*, et celui qui a surpris son secret, sait que la vie éternelle — perpétuel effort et constante aspiration au meilleur — est le développement sans fin de la Vérité, de l'Être.

En un mot, *la Vérité, c'est tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera.*



D'où, l'abîme infini du Possible est en même temps l'abîme infini de la Vérité.

Voici donc une affirmation, qui détruit, de fond en comble, les dénégations de tant de philosophes et de théologiens, et qui, loin de nous la donner pour inaccessible, montre que la Vérité est *inévitabile*, et que l'homme peut si bien la posséder, qu'il y est tout entier plongé. Mais elle n'est pas immuable; elle est un infini, elle est un progrès sans fin, une éternelle montée, où chaque moment est vrai, car chacun des fragments est et reste vrai, vrai à sa date, à son étage, sans être jamais anéanti par le degré suivant, comme n'importe quel terme d'une progression est et demeure vrai à sa place. Ainsi donc, l'Humanité et la Vie sont immergées dans la Vérité; c'est, pourrais-je dire, l'atmosphère universelle. Tout ce que l'homme voit, est vrai, à l'heure et au niveau, alors atteints, de l'Évolution. Toutefois, celle-ci implique l'éternel *changement*; par suite, les vérités, toujours partielles et incomplètes, sont variables et croissantes; leur suite infinie développe et constitue la Vérité, et ne peut connaître aucune finale. Qu'on me comprenne bien; je nie, de la sorte, la possibilité de la Vérité Définitive et Absolue; elle n'existera jamais; mais on s'en rapprochera de plus en plus, toujours. (V. *suprà*, p. 50.)

Ainsi, les événements, les êtres, les choses et les phénomènes que l'interminable émotion de la vie fait s'écouler dans l'agitation perpétuelle de son cours, sont le mouvement sans fin de l'éternelle Vérité progressive. L'erreur n'y a aucune place; l'erreur n'y existe pas du tout; on n'y peut relever que des vérités moindres, au-dessous, ou par devant, des vérités plus grandes et plus hautes; et ce passage, graduel et constant, d'une vérité plus petite à une autre plus vaste, est ce qui donne, à celle dépassée, l'aspect de l'erreur. Pur mirage; d'erreur réelle, il n'y en a nulle part dans

la Nature, ni dans la Vie. Les faits physiques, historiques et moraux sont tous vrais.

Mais, une autre considération, qui dérive de la précédente, ménage une seconde surprise.

Les *faits*, que je viens de dire, sont l'inventaire et l'étalement de tous les opposés. Ils forment donc un tourbillon ambigu, confus, amphibologique, de phénomènes, *contraires* et également *vrais*, *contradictaires* et également *certain*s.

Le fumier est aussi vrai que le blé.

Tibère est aussi vrai que Jésus.

Cela étant, les faits ne peuvent pas être critères, preuves, de vérité. Étant tous également vrais et réels, il leur est impossible de dénoncer l'erreur; et celle-ci, en effet, est exclue de leur éternelle série, c'est-à-dire du Monde; d'autre part, étant antinomiques et contradictoires, ils sont pour égarer l'investigation.

C'est justement ce qui faisait l'énorme difficulté du problème. A toutes nos questions, la Nature, ce sphinx mystérieux autant que sincère, répond *Oui* et *Non*, en même temps, parce que la Nature est le miroir où toutes les vérités *contraires* se reflètent. Or, c'est parce que la Nature physique et la Vie morale sont la Vérité en acte, c'est parce qu'elles sont toujours vraies, radicalement vraies, dans tous leurs détails, opposés les uns aux autres, comme dans tout leur ensemble, qu'il est vain de tenter d'obtenir d'elles, de trouver en elles l'explication suprême.

Qu'on le note et qu'on le remarque bien, l'homme s'imaginait qu'il courait après la Vérité. Il n'a pas à courir après celle-ci; elle l'enveloppe, l'entoure et le porte. Il ne court qu'après la lumière, après la bonne et véritable *explication*, après la science exacte et vraie, qui sera, par excellence, l'Exégèse de l'Écriture éternelle et sacrée. La Vérité, il l'a constamment sous les yeux; il ne lui reste plus qu'à la bien *comprendre*.

Pour ravir cette explication, il fallait dépasser les

faits, c'est-à-dire les ambiguïtés universelles; il fallait réussir à regarder derrière ce merveilleux miroir; pour lire et déchiffrer clairement ce ténébreux total, il fallait, si je puis dire, en sortir, s'élever, et parvenir à planer, loin, au-dessus de lui.

L'acquisition d'une idée juste équivaut à l'allumage d'un flambeau; la lumière se répand et éclaire de proche en proche les cas limitrophes.

De ce que j'ai dit se dégage, comme d'elle-même, la fameuse question *de la Méthode*.

Je viens de le montrer, la méthode Empirique, toute seule, ne peut aboutir qu'à la brute constatation de l'universel et déconcertant conflit des antinomies et des contraires; elle n'en sortirait pas.

Quant au Rationalisme, tout seul, il ne produit, la plupart du temps, que des imaginations et des rêveries.

La Méthode juste, c'est l'union des deux.

L'observation *des faits* est une plate nécessité de sens commun, aussi générale qu'insignifiante. Le vulgaire voit les faits; et ceci ne compte pas. Vient le savant, qui les analyse; enfin, le philosophe qui les synthétise. L'expérience assemble les données que fournit loyalement la Nature; mais, encore une fois, cela ne suffit pas; elle n'est que le moyen; elle apporte simplement la matière du Raisonnement. Une fois les faits observés et analysés, l'Esprit entre en œuvre, pour raisonner sur les faits et les comprendre.

Dès lors, il y a deux ordres de vérités :

1° La vérité du fait;

2° La vérité logique du raisonnement.

D'où la tâche est double et consiste :

1° A observer les faits, *tous les faits*;

2° A *raisonner*, percer, coordonner avec les yeux de l'intelligence; à mener la Raison à saisir les raisons.

Et voilà l'unique et seule bonne Méthode, analytique et synthétique, où les conclusions rationnelles seront rigoureusement d'accord avec les faits empiriques;

ceux-ci étant, tout à la fois, prémisses et moyens de contrôle. (V. note n° I.)

Ce faisant, j'ai encore tout l'air de ne dire qu'une banalité ! Il n'en est rien, cependant.

Je veux faire prendre, ici, une vue intégrale et simple de la grande scène qui se déploie dans l'Univers.

Celui-ci, en tant que physique et en tant que moral, est *l'OEuvre*, est l'interminable *Livre*. Ses pages sont écrites au jour le jour, durant les siècles des siècles, à l'infini.

Et, il y a : d'un côté, l'Auteur éternel, celui qui l'écrit; d'autre côté, les Lecteurs passants, ceux qui essaient de le comprendre.

*Le Livre* est sans aucune faute; il est absolument quitte et net de n'importe quelle erreur. Chacun de ses chapitres, chacune de ses pages, chacune de ses phrases, chacun de ses mots, chacune de ses virgules, est une vérité. Mais, de ce Livre, la science est profonde, le style est subtil, sybillin. La lecture en est malaisée. Les lecteurs, conséquemment, commettent des fautes et des erreurs. C'est donc dans la Lecture, dans l'interprétation du livre, que l'Erreur apparaît, est possible, inévitable; qu'elle survient.

Il faut maintenant voir et nommer l'Intelligence. Elle est des deux côtés de l'œuvre :

Et c'est l'intelligence créatrice qui écrit le Livre;

Et c'est l'intelligence spectatrice qui s'efforce de le lire.

Là, c'est l'Intelligence totale, *parfaite*.

Ici, c'est l'Intelligence partielle, *imparfaite*.

L'Unité fait impeccablement le Livre,; elle en écrit sublimement les pages.

La Multiplicité lit peccablement le Livre; elle en balbutie fautivement les feuillets.

Tous les travaux de l'Humanité sans exception, religieux, scientifiques, etc., ne sont que des commentaires.

L'Unité créatrice et réalisatrice, c'était le grand X

inconnu, improuvé; mais non inconnaissable et improuvable; c'était la Puissance infinie et éternelle qu'il importait de connaître clairement. Cela était la suprême question.

La Multiplicité liseuse et déchiffreuse, qui épelle, lit, et médite les lignes hiéroglyphiques du Livre, pour en comprendre l'ordre, l'harmonie, la signification, le sens, et le secret, c'est nous tous, c'est l'Humanité, attentive et studieuse, dont la raison et la science grandissent continuellement et sans fin, alimentées qu'elles sont par l'Intelligence unique et la Raison infinie qui se déversent en elles.

On la disait bornée, limitée. Qui donc était en mesure d'en tracer les limites et d'en fixer les bornes?

On a dû remarquer que, plus haut, j'ai parlé de l'Intelligence parfaite, et que j'ai qualifié la nôtre, d'imparfaite, mais que j'ai évité de la qualifier de *bornée*. L'intelligence de la créature est imparfaite, simplement; mais elle est imbornée, infinie, au sens exactement philosophique, du mot; elle se développe et s'accroît sans fin; sa puissance, inséparable de l'autre, est susceptible d'atteindre, par degrés, la puissance illimitée de l'Intelligence totale et parfaite, foyer qui l'émane et la pénètre de plus en plus.

Et voici la création résumée :

- 1° L'Écrivain éternel, ou Créateur;
- 2° L'Œuvre, ou Livre; la Création;
- 3° Le Lecteur passager, ou Créature.

Et nous avons les trois faces du bloc trinitaire, savoir :

- 1° Le monde de la Conception (Divin);
- 2° Le monde de la Réalisation ou de l'Ostension (Univers);

Tous les deux sont impeccables et francs de la moindre erreur. La vérité y coule à pleins bords, et rien qu'elle.

- 3° Le monde de la Lecture et de l'Interprétation (Humain);

Qui est largement entaché d'erreurs et de bévues.

L'univers et la vie fournissent les données du Problème; toutes ces données sont vraies. L'Humanité se penche, s'accoude, et travaille; mais, comme un mathématicien distrait, ou qui manque de rectitude, l'Homme, jusqu'ici, faisait des fautes dans ses calculs; il se fourvoyait dans l'enchaînement de ses déductions; il gâtait son thème en y introduisant de l'arbitraire, des hypothèses gratuites, des suppositions hasardées; il aboutissait à des explications et à des conclusions inexactes. Sur l'assise indestructible et granitique *des faits* de l'Univers physique et moral, il bâtissait des jugements incorrects et faux. Voilà le domaine de l'Erreur. Il tenait dans ses mains le Livre de la Nature, *la vraie Bible*, le Livre de Vérité; il échouait sur son texte, et il se trompait; et il n'acquerrait pas la Science réelle, la connaissance de l'absolue et réelle Causalité.

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
EXORDE.	i
<b>Première partie</b>	
<b>ONTOLOGIE</b>	
Préliminaires.....	3
L'Être.....	7
La Durée.....	8
L'Immensité.....	9
Le Mouvement.....	10
L'Infini.....	11
L'Infini spatial.....	13
Discussion de l'Espace.....	16
Le véritable Univers.....	27
Le Penſeur éternel.....	28
Le Possible et les Contraires.....	36
L'Absolu.....	50
Les Universaux.....	55
Principes.....	69
Dieu et la Création.....	71
La Morale.....	108
Le Temps et l'Éternité.....	111
Le Mouvement immobile.....	120
Lois.....	123

## Deuxième partie

### ONTOGONIE

Origine des Espèces.....	130
Idéologie, Médecine, Vie et Mort.....	180



	Pages.
Psychologie. L'Ame unique.....	224
Astronomie.....	232
Le Christianisme.....	240
Pour clore.....	249

## NOTES ET COMPLÉMENTS

De la Méthode et de la Causalité (note 1).....	259
L'Étendue et la Pensée (note 2).....	265
Aristote (note 3).....	269
Idéalisme (note 4).....	279
L'Infinie Perfection (note 5).....	302
Souffrance et Morale (note 6).....	309
Divers (note 7).....	318
De la Connaissance de la Vérité (note 8).....	327

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

Rue Garancière, 8.

---

(3)

